This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

6

Vet. Fr. II A. 1762

SUITE

DES

CONTES MORAUX,

Par M. MARMONTEL.

A PARIS,

Chez LESCLAPART le jeune, Quai de Gêvres.

M. DCC. LXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR 1927
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES NOUVEAUX CONTES MORAUX.

LE bon Mari, page 1

Le Connoiſſeur, 52

L'Ecole des Peres, 102

SUITE
DES
CONTES MORAUX.

LE BON MARI.

L'Un de ces bons peres de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence sa fille unique au Baron de Valsain, & sa niéce Amelie au Préſident de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse, & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane dans sa douleur n'avoit pas même la consolation d'être pere; Valsain laissoit à Hortence deux enfans avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le tems du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari: l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve on n'ose le blâmer; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutele d'un public sévere & jaloux, & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, & Félisonde le vit encore

mieux. Un jour ce bon pere confia ſes craintes à Luſane ſon neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le ſuis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu ſçais ſi je l'aime, & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a ſéduite la rappelle; ſon deuil fini, elle va s'y livrer; & je crains, tout vieux que je ſuis, de vivre aſſez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu; mais notre vertu eſt en nous, & notre honneur, cet honneur ſi cher eſt dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monſieur, & s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement? — Hé, mon ami! quelles raiſons n'a-t-elle pas à m'oppoſer! deux enfans, deux enfans ſans fortune; car tu ſçais que je ne ſuis pas riche, & que leur pere étoit ruiné. — N'importe, Monſieur, conſultez Hortence: je connois un homme, s'il lui convenoit, qui penſe aſſez bien, qui a le cœur aſſez bon pour

ſervir de pere à ſes enfans. Le vieux bonhomme crut l'entendre. O toi, lui dit-il, qui faiſois le bonheur de ma niéce Amélie, toi que j'aime comme mon fils; Luſane! le ciel lit dans mon cœur.., mais, dis-moi, l'époux que tu propoſes connoît-il ma fille? n'eſt-il point effrayé de ſa jeuneſſe, de ſa légereté, de l'eſſor qu'elle a pris dans le monde? — Il la connoît comme vous-même & il ne l'en eſtime pas moins. Féliſonde ne tarda point à parler à ſa fille. Oui, mon pere, je conviens, lui dit-elle, que ma poſition eſt délicate. S'obſerver, ſe craindre ſans ceſſe, être dans le monde comme devant ſon juge, c'eſt le ſort d'une veuve à mon âge: il eſt pénible & dangereux. — Hé bien, ma fille, Luſane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Luſane, mon pere! ah! s'il eſt poſſible qu'il m'en donne un qui lui reſſemble; heureuſe moi-même avec Valſain, je ne laiſſois pas quelquefois que d'envier le ſort de ſa femme. Le pere enchanté de

ſa réponſe, vint la rendre à ſon neveu. Si vous ne me flatez pas, lui dit Lufane, demain nous ſerons tous contens. — Quoi, mon ami, c'eſt toi? — C'eſt moi-même. — Hélas! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'eſt moi, Monſieur, qui veux faire la conſolation de votre vieilleſſe, en ramenant à ſes devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuſer l'ont engagée dans le labirinthe d'une ſociété bruyante & frivole; il s'agit de l'en retirer. J'ai beſoin pour cela d'un peu de courage & de réſolution: j'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'eſt beaucoup pour un cœur auſſi ſenſible que le mien; cependant je vous répons de moi. Mais vous, Monſieur, vous êtes pere; & ſi Hortence venoit ſe plaindre à vous. — Ne crains rien; diſpoſe de ma fille: je la confie à

ta vertu, & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un pere.

Lusane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes : croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous avez perdue ; si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regreter.

Quand il s'agit de dresser les articles, Monsieur, dit Lusane à Félisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur pere ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mere, & que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appella dès ce moment son fils. Hortence ne fut pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annon-

cerent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais la joie qu'elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des nôces, Lusane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du reveil; ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'ame elle-même appaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, & se possédant toute entiere, se contemple & lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chere Hortence, lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, & que vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices, & j'aime mieux vous les demander de bonne-foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé

avec le Baron de Valſain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaiſirs, jeune, brillant & diſſipé lui-même, il vous inſpiroit tous ſes goûts. Mon caractere eſt plus ſérieux, mon état plus modeſte, mon humeur un peu plus ſévere ; il ne m'eſt pas poſſible de prendre ſes mœurs, & je crois que c'eſt un bien pour vous. La route que vous avez ſuivie eſt ſemée de fleurs & de piéges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit ſe fût diſſipé avec la jeuneſſe ; les jours ſereins que je vous prépare ſeront les mêmes dans tous les tems. Ce n'eſt pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'eſt dans l'intérieur de ſon ménage, dans l'amour de ſes devoirs, dans le ſoin de ſes enfans, & dans le commerce intime d'une ſociété compoſée de gens de bien.

Ce début cauſa quelque ſurpriſe à Hortence, ſur-tout le *ménage* étonna ſon

oreille; mais prenant le ton de la plaiſanterie, Je ſerai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagere; quant à préſent je n'y entends rien. Mon devoir eſt de vous aimer; je le remplis: mes enfans n'ont pas encore beſoin de moi: pour ma ſociété, vous ſçavez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chere amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre diſtinction; mais en fait de connoiſſances, l'on ne doit pas être ſi difficile. Le monde tel qu'il eſt m'amuſe, & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état: ce n'eſt pas moi qui porte la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Luſane ſeroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valſain. Soyez donc, mon cher Préſident, auſſi grave qu'il vous plaira; mais trouvez bon que votre femme ſoit étourdie encore quelques années: chaque âge aménera ſes goûts. C'eſt dommage, reprit Luſane,

de te ramener au sérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde aime-tu sans choix tout ce qui le compose?—Non pas en détail; mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez.—Quoi les méchans, par exemple?—Les méchans ont leur agrément.—Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flater.—Il est certain qu'au premier coup-d'œil on est effrayé de ces caracteres, mais dans le fond ils sont peu dangereux: depuis qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal: c'est une espece de contagion qui s'affoiblit à mesure qu'elle s'étend.—Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, & dont les propos la deshonorent? qu'en dis-tu?—On ne les croit pas.—Je ne veux pas les imiter

en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables, je le sçais ; mais il y en a ! — C'est comme parmi vous, mélange de vertus & de vices. — Hé bien, dis-moi, dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix ? — On en fait un pour l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractere méritent d'être mes amis. — Vos amis, Monsieur, vos amis ! & combien en a-t-on dans la vie ? — On en a beaucoup quand on en est digne & que l'on sçait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme ; j'appelle amis ceux qui viennent chez moi avec le desir d'y trouver la joie & la paix, disposés à me pardonner des foiblesses, à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter présent avec franchise, absent avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares, & j'ose espérer d'en avoir. — A la bonne

heure, nous en ferons notre société familiere. — Je n'aurai point deux sociétés. — Quoi, Monsieur, votre porte ne sera pas ouverte! — Ouverte à mes amis, toujours; à tout venant, jamais, je te le jure. — Non, Monsieur, je ne souffrirai point que vous revoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde; mais on doit le craindre & le ménager. — Oh, sois tranquille ma chere amie: c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux; peu m'importe. — Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connoissances, & empêcher que la cour & la ville ne se déchaînent contre vous.

Lusane admiroit l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chere Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en

étourdi que j'ai pris ma réſolution : elle eſt bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choiſis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maiſon ſera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reſte. Je joindrai mes amis aux tiens ; nos deux liſtes réunies ſeront dépoſées chez mon portier pour être ſa regle de tous les jours ; & s'il s'en écarte il ſera renvoyé. Voilà le plan que je me propoſe & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence reſta confondue de voir en un moment tous ſes beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Luſane, cet homme ſi doux, ſi complaiſant qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on ſe fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel ſang froid il me dicte ſes volontés ! Ne voir que des femmes vertueuſes, que des hommes accomplis ! la

bonne chimere ! & puis, l'amuſante ſociété que ce cercle d'amis reſpectables ! Tel eſt mon plan, dit-il, comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma couſine étoit une bonne petite femme qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que ſon mari daignoit lui ſoûrire, & enchantée d'une careſſe elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit ſans doute qu'à ſon exemple je vais n'avoir d'autre ſoin que de lui complaire ; il ſe trompe, & s'il a prétendu me mener à la liſiere, je lui ferai voir que je ne ſuis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre & careſſant qu'elle avoit eu avec Luſane, ſuccéda un air froid & reſervé dont il s'apperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de ſon mariage à cet eſſain de connoiſſances légeres qu'on appelle des amis. On vint

en foule la féliciter, & Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance; mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olimpe, qui pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, & qui joint l'exemple au précepte; ni une Climene, qui ne sçait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amans quand on est lasse de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du mystere trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de coulisses, qui promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin & papillons le soir*, passent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens; ni ces complaisantes de profession, qui n'ayant plus dans le monde d'existence

perſonnelle, s'attachent à une jolie femme pour paſſer encore à ſa ſuite, & qui la perdent pour ſe ſoutenir.

Hortence rentra chez elle inquiette & rêveuſe. Elle ſe croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie: la vanité, le goût du plaiſir, l'amour de la liberté, tout en elle ſe révoltoit contre l'empire que ſon époux vouloit prendre. Cependant, après s'être armée de réſolution, elle crut devoir diſſimuler encore, pour mieux choiſir le moment d'éclater.

Le lendemain Luſane lui demanda ſi elle avoit fait ſa liſte. Non, Monſieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, pourſuivit-il, ſans s'émouvoir: voyez ſi dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaiſe & qui nous convienne.—Je vous l'ai dit, Monſieur, je ne me mêle point de vos arrangemens, & je vous prie une fois pour toutes de ne pas vous mêler des miens.

Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde : partageons-nous sans nous gêner. Ayez à diner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime. — Ah ma chere Hortence ! que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible ; mais point de distinction, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir, lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine

avoit pris Hortence en amitié, & comme elle flatoit ſes penchans elle avoit gagné ſa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit beſoin de ſe ſoulager, lui dit la cauſe de ſon dépit. Hé quoi, s'écria la Comteſſe, après avoir eu la ſottiſe de vous meſalier, aurez-vous celle de vous avilir? Vous eſclave! & de qui? d'un homme de robe! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valſain. Hortence rougit d'avoir eu la foibleſſe de compromettre ſon mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le reſpecter: c'eſt le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans. — Honnête homme! & qui ne l'eſt pas? c'eſt un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de ſi merveilleux pour vos enfans? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foibleſſe de votre pere! Non Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il

préſide à ſon audience, mais qu'il vous laiſſe commander chez vous. A ces mots Luſane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'eſt ni ma femme ni moi qui commande, c'eſt la raiſon; & vraiſemblablement ce n'eſt pas vous qu'elle choiſira pour arbitre. Non, Monſieur, repliqua la Comteſſe du ton le plus impoſant, il ne vous appartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue & j'en ſuis bien-aiſe: vous ſçavez ce que je penſe du ridicule de vos procédés. Madame la Comteſſe, reprit Luſane, ſi j'avois les torts que vous me ſuppoſez, ce n'eſt pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modeſtie ſont les armes de votre ſexe, & Hortence toute ſeule eſt bien plus forte qu'avec vous. Laiſſez-nous le ſoin de nous accorder, puiſque c'eſt nous qui devons vivre enſemble. Quand vous lui auriez rendu ſes devoirs odieux, vous ne la diſpenſeriez pas de les remplir; quand vous lui auriez fait

perdre la confiance & l'amitié de ſon mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Épargnez-lui des conſeils qu'elle ne veut ni ne doit ſuivre. Pour une autre ils ſeroient dangereux ; grace au ciel, pour elle ils ne ſont qu'inutiles. Hortence, ajouta-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous ſerve de leçon. Voilà donc comme vous vous défendez ? dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même oſé lever les yeux. Obéiſſez, mon enfant, obéiſſez. C'eſt le partage des ames foibles. Juſte ciel ! diſoit-elle en ſortant, je ſuis la plus douce, la plus vertueuſe femme qui ſoit ſur la terre ; mais ſi un mari oſoit me traiter ainſi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de ſe lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuſe & tremblante. Elle ſentoit l'avantage que ſon imprudence donnoit à ſon époux ; mais loin de s'en prévaloir, il ne lui en fit pas

même un reproche, & ſa délicateſſe la punit mieux que n'eût fait ſon reſſentiment.

Le ſoir les convives s'étant aſſemblés, Luſane ſaiſit le moment où ſa femme étoit encore chez elle. C'eſt ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié: s'il peut vous plaire venez-y ſouvent, & paſſons notre vie enſemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, pourſuivit-il, en leur préſentant le bon-homme Féliſonde, voilà notre digne & tendre pere qui ſera l'ame de nos plaiſirs. A ſon âge, la joie a quelque choſe de plus ſenſible, de plus intéreſſant que dans la jeuneſſe, & rien n'eſt plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heureuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés

de ſon âge; mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme Luſane parloit ainſi, le vieux Féliſonde ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques larmes: O mon ami, lui dit-il en le ſerrant dans ſes bras, heureux le pere qui peut en mourant laiſſer ſa fille en de ſi bonnes mains!

L'inſtant d'après arriva Madame de Luſane. Tous les cœurs volerent au-devant d'elle; mais le ſien n'étoit pas content. Elle déguiſa ſon humeur ſous l'air reſervé de la cérémonie, & ſa politeſſe, quoique ſérieuſe, parut encore aimable & touchante, tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Luſane fit remarquer à Hortence que tout ſon monde jouoit petit jeu. C'eſt, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliene les eſprits: il afflige ceux qui perdent, il impoſe à ceux qui gagnent le devoir d'être ſérieux, & je le croi

incompatible avec une franche amitié. Le ſoupé fut délicieux : l'enjouement, la belle humeur ſe répandit autour de la table. L'eſprit & le cœur étoient à leur aiſe. La galanterie fut telle que la pudeur pouvoit lui ſoûrire, & ni la décence, ni la liberté ne ſe gênerent mutuellement.

Hortence dans une autre ſituation auroit goûté ces plaiſirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit en empoiſonnoit la douceur.

Le lendemain Luſane fut ſurpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué : il ſe douta bien qu'elle avoit pris quelque réſolution nouvelle. Que faiſons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il ? Je vais au ſpectacle, lui dit-elle, & je reviens ſouper chez moi. — C'eſt fort bien fait, & quelles ſont les femmes avec qui vous allez ? — Deux amies de Valſain, Olimpe & Artenice. Il eſt cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger ſans ceſſe ; mais vous, Hortence,

pourquoi m'y expoſer ? me croyez-vous aſſez inconſéquent dans les principes que je me ſuis faits, pour conſentir que l'on vous voye en public avec ces femmes ? — Il faut bien que vous y conſentiez, car la partie eſt arrangée, & certainement je n'y manquerai pas. — Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. — Eſt-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit ? — Oui, c'eſt vous expoſer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monſieur, n'eſt pas injuſte, & dans le monde chacun répond de ſoi. — Le public, Madame, ſuppoſe avec raiſon que celles qui ſont en ſociété de plaiſirs ſont en ſociété de mœurs, & vous ne devez avoir rien de commun avec Olimpe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper : ma porte ſera fermée à tous mes amis, & nous ſerons ſeuls avec

avec elles. Non Monsieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuserai pas de votre complaisance ; & elle écrivit pour se dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : des larmes de dépit l'arrosèrent. Assurément, disoit-elle, je me soucie fort peu de ces femmes ; la comédie m'intéresse encore moins ; mais se voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à soi ! être soumise à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ses loix avec une tranquillité insultante ! voilà ce qui me desespere, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l'air de l'insulte, & il étoit facile de voir qu'il se faisoit violence à lui-même. Son beau-pere qui vint souper chez lui s'apperçut de la tristesse où il étoit plongé. Ah ! Monsieur, lui dit Lusane, je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage, mon ami, lui dit

ce bon pere : ne nous rebutons point ; s'il plaît au ciel, tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir, & si elle se plaint. — Si elle se plaint, consolez-la, Monsieur, & paroissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment, je m'y attendois, je n'en suis point surpris ; mais si l'amertume de son humeur altéroit dans son ame les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affoiblissoit, tout seroit perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource, & ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge, & c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles ; soit vanité, soit délicatesse, Hortence eut

la force de diſſimuler ſes chagrins aux yeux de ſon pere. Bon, dit Luſane, elle ſçait ſe vaincre; & il n'y a que les ames foibles dont on doive deſeſpérer. Le jour ſuivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond ſilence. Au ſortir de table Hortence ordonna que l'on mît ſes chevaux. Où allez-vous, lui demanda ſon mari? — M'excuſer, Monſieur, de l'impoliteſſe que j'ai faite hier. — Allez Hortence, puiſque vous le voulez; mais ſi mon repos vous eſt cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olimpe à qui Madame de Fierville avoit conté la ſcene qu'elle avoit eue avec Luſane, ſe douterent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au ſpectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'eſt lui-même: nous ne l'avons vû qu'un moment; mais nous l'avons jugé: c'eſt un homme dur, abſolu, & qui vous rendra malheureuſe.—Il ne m'a parlé juſqu'ici que ſur le ton de l'amitié. Il eſt vrai qu'il a des

principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde, mais.... Mais qu'il vive seul, reprit Olimpe, & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux, & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, & pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit; la voilà subjuguée, reprit Artenice. Ah mon enfant! vous ne sçavez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas: on ne peut l'arrêter qu'à sa source; & je vous en parle avec connoissance de cause: pour avoir eu le

malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été ſix mois à lutter contre l'aſcendant que lui avoit donné ma foibleſſe ; & ſans un effort de courage inouï on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caracteres, dit Hortence, & mon mari n'eſt pas de ceux que l'on réduit par l'obſtination. Détrompez-vous, reprit Olimpe : il n'y en a pas un que la douceur ramene ; c'eſt en leur reſiſtant qu'on leur impoſe ; c'eſt par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? l'on eſt bien forte quand on eſt jolie & qu'on n'a rien à ſe reprocher. Votre cauſe eſt celle de toutes les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui ſçavent vivre ſe rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de ſa couſine que Luſane avoit rendue heureuſe. On lui répondit que ſa couſine étoit une imbécille ; que ſi la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'eſt qu'elle ne

connoiſſoit pas mieux; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faiſoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'enſevelir dans la ſolitude de ſa maiſon & dans le cercle étroit d'une obſcure ſociété. On lui parla d'un bal ſuperbe que donnoit le lendemain Madame la Ducheſſe de... Toutes les jolies femmes y ſeront invitées, lui dit-on: ſi votre mari vous empêche d'y aller, c'eſt un trait qui criera vengeance, & nous vous conſeillons en amies de ſaiſir cette occaſion pour faire un éclat & pour vous ſéparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir ſuivre ces conſeils violens, elle ne laiſſoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que ſon malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la chercheroit vainement des yeux, dans ces fêtes où n'a guère elle s'étoit vûe adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet; elle le lut

avec impatience & soupira après l'avoir lû. Sa main tremblante le tenoit encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Duchesse de... Hé bien Madame ? — Hé bien Monsieur, je n'y irai pas : soyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes ? est-ce moi qui vous les interdis ? l'honneur qu'on vous fait me flate autant & plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable ; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah Lusane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même ! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve, mais est-ce pour long-tems ? La société de Lusane s'assembla le soir, & Hortence y fut adorable. On proposa des soupés, des parties de spectacles, elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, caressante avec les fem-

mes, elle les enchantoit tous. Lusane lui seul n'osoit encore se livrer à la joie qu'elle inspiroit; il prévoyoit que cette belle humeur ne seroit pas long-tems sans nuages; cependant il dit un mot à son valet-de-chambre, & le lendemain quand sa femme demanda son domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore sembloit avoir semée des plus belles couleurs du printems; ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légeres d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuse de son habit, de son époux & d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir consulté lui promit des succès éclatans, & cet oracle ne la trompoit jamais: aussi en paroissant dans l'assemblée jouit-elle du mouvement flateur d'une admiration unanime; & pour une jeune femme ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quel-

que choſe de ſi touchant ! Il eſt aiſé de juger qu'à ſon retour Luſane fut aſſez bien traité ; il ſembloit qu'elle voulût lui peindre tous les tranſports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ſes careſſes ſans réflexion, car le plus ſage quelquefois s'oublie ; mais quand il revint à lui-même, Un bal, diſoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! ah, que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux !

Hortence avoit vû au bal toute cette jeuneſſe étourdie dont ſon époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raiſonnable & de vous rendre à vos amis ; le ridicule alloit tomber ſur lui, & nous avions fait une ligue pour le deſoler par-tout où il auroit paru ; dites-lui donc pour ſon repos qu'il daigne permettre qu'on vous voye. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettons de ne pas ſe gêner ; mais qu'il ſe contente de ſe rendre inviſible, ſans exiger que ſa femme le ſoit.

Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvoit mauvais que sa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignoient & se proposoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortence, virent Lusane à l'opéra, & l'abordèrent pour lui demander raison des impolitesses de son Suisse. Monsieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi avons passé deux fois chez vous ?—Oui Messieurs, je sçais que vous avez pris cette peine.—Ni vous ni Madame n'étiez visibles.— Cela nous arrive souvent.—Cependant vous voyez

du monde.—Nous ne voyons guères que nos amis.—Nous ſommes des amis d'Hortence, & du regne de Valſain nous la voyions tous les jours : ah, Monſieur, l'aimable homme que Valſain ! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaiſant de tous les maris.—Je le ſçais.—C'eſt lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux.—Qu'il étoit heureux !—Vous en parlez d'un air d'envie ; ſeroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas auſſi tranquille.—Ah, Meſſieurs, ſi vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'eſt une cruelle choſe que la jalouſie.—Quoi, ſérieuſement vous en êtes atteint ?—Hélas oui pour mes péchés.—Mais Hortence eſt ſi honnête !—Je le ſcai bien.—Elle a vécu comme un ange avec Valſain.—Avec moi j'eſpere qu'elle vivra de même.—Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ?—C'eſt un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre

raison.—Vous avouez donc que c'eſt une folie?—Elle eſt au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite diſtingué, ſans que la tête me tourne, & voilà pourquoi ma porte eſt fermée aux plus aimables gens du monde.—Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne ſommes pas dangereux, & nous eſpérons...—Vous, Meſſieurs! vous êtes de ceux qui feroient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre: & puiſqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais.—Mais, Monſieur le Préſident, voilà un compliment fort mal-honnête.—Ah, Meſſieurs! c'eſt le plus flateur que puiſſe vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis, quand Luſane les eut quittés, nous voulions, ce me ſemble, nous moquer de cet homme-là.—C'étoit mon deſſein.—Je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt lui qui ſe moque de nous.—J'en ai quelque

ſoupçon ; mais je m'en vengerai.—Comment ?—Comme on ſe venge d'un mari.

Le ſoir même à ſoupé chez la Marquiſe de Bellune ils dénoncerent Luſane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquiſe, a la bonté de ſouffrir qu'il la gêne ? ah je lui ferai ſa leçon. La maiſon de Madame de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour, & ſon ſecret pour les attirer étoit d'aſſembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Luſane ; mais ſans avoir l'air de lui demander ſon aveu, on lui en dit un mot en paſſant. Non, ma bonne amie, dit Luſane à Hortence, la maiſon de Madame de Bellune eſt ſur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle eſt un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'eſt pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre, & pour lui ôter tout ſoupçon du naufrage, le plus

sûr eſt d'éviter l'écueil. La jeune femme d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, ſe répandit en plaintes & en reproches. Vous abuſez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée; mais craignez de me pouſſer à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Luſane d'un ton plus ferme & plus ſérieux; mais tant que je vous eſtimerai je ne craindrai point cette menace, & je la craindrois encore moins ſi je ceſſois de vous eſtimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échaper, rougit du ſens qu'elles préſentoient, & ne fit plus que verſer des larmes. Luſane ſaiſit le moment où la vivacité avoit fait place à la confuſion. Je vous deviens odieux, lui dit-il; cependant quel eſt mon crime? de ſauver votre jeuneſſe des dangers qui l'environnoient, de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation, de vouloir vous faire aimer de

bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, Monſieur, vos intentions ſont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, & vous m'en faites une ſervitude. Il peut y avoir dans mes liaiſons des conſéquences à prévoir, mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher inſenſiblement des perſonnes qui vous déplaiſent, ſans vous donner le ridicule de m'empriſonner chez moi. Quand le ridicule n'eſt pas fondé, reprit Luſane, il retombe ſur ceux qui le donnent. Cette priſon dont vous vous plaignez eſt l'azile des bonnes mœurs, & ſera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas uſé de ménagement avec le monde & avec vous-même ; j'ai eu mes raiſons pour couper dans le vif. Je ſçai qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple & de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'in-

terrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu ; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage ; un ami doit sçavoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai j'aurai la force de vous resister, & malheur à vous si je vous abandonne.—Malheur à moi ! vous m'estimez bien peu si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache ! Allez, Monsieur, j'ai sçu me conduire, & Valsain qui me rendoit justice n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut pour condescendre à vos volontés une force ou une foiblesse que je n'ai pas ; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses, & je ne m'y accoûtumerai jamais.

Lusane livré à lui-même se reprocha

les larmes qu'il lui faiſoit répandre. Qu'ai-je entrepris, diſoit-il? & quelle épreuve pour mon ame! moi ſon tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ſes plaintes déchirent le cœur! Si je perſiſte je la deſeſpere, & ſi je fléchis un ſeul inſtant je perds le fruit de ma conſtance. Un pas dans ce monde qu'elle aime va l'y engager de nouveau. Il faut donc le ſoutenir, ce perſonnage ſi cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence paſſa la nuit dans la plus vive agitation; tous les partis violens ſe préſenterent à ſon eſprit, mais l'honnêteté de ſon ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager, dit-elle, quand ſon dépit fut un peu calmé? cet homme-là ſe poſſede & me domine parce qu'il ne m'aime pas; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je regnerois bien-tôt moi-même. Employons les ſeules armes que la nature nous a données, la douceur & la ſéduction.

Luſane, qui n'avoit pû fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit paſſé la nuit. Vous le ſçavez, lui dit-elle, vous qui vous plaiſez à troubler mon repos. Ah, Luſane, étoit-ce à vous de faire mon malheur? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de ſi bon cœur & de ſi bonne foi? En prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & deux yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour lui reprochoient ſon ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embraſſant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuſe. Je veux que ta vie ſoit ſemée de fleurs; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & ſois ſure qu'ils ſeront accomplis dans mon ame auſſitôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impoſe n'eſt que ta volonté, non celle du moment qui eſt une fantai-

sie, un caprice; mais celle qui naîtra de la réfléxion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici: j'ai pour toi la tendreſſe d'un amant, la franchiſe d'un ami, & l'inquiete vigilance d'un pere; voilà mon cœur: il eſt digne de toi, & ſi tu es encore aſſez injuſte pour t'en plaindre, tu ne le ſeras pas long-tems. Ce diſcours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour paſſionné, & Hortence y parut ſenſible. Huit jours ſe paſſerent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puiſſe régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeuneſſe & des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces careſſes timides, que l'amour, d'intelligence avec le devoir, ſemble voler à la pudeur. C'eſt le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien ſincere? Luſane le croyoit; je le crois auſſi. Après tout, ce ne ſeroit pas la premiere femme qui auroit accordé ſon

penchant avec ſes vûes, & ſa politique avec ſes plaiſirs.

Cependant on approchoit de ces jours conſacrés à la folie & à la joie, & pendant leſquels nous ſommes auſſi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos peres. Hortence fit entrevoir à Luſane l'envie de donner une fête, où la muſique précéderoit un ſoupé, qui ſeroit ſuivi de la danſe. Luſane y conſentit de la meilleure grace du monde, mais non pas ſans précaution : il convint avec ſa femme du choix & du nombre des perſonnes qu'elle inviteroit ; & ſelon cet arrangement les billets furent diſtribués.

Le jour arrive & tout eſt préparé avec les ſoins d'un amant magnifique ; mais ce matin même, le Suiſſe demande à parler à Monſieur. Outre les perſonnes qui ſe préſenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que je laiſſe entrer celles qui viendront au bal. Eſt-ce l'intention de Monſieur ? Aſſurément, dit Luſane en diſſi-

voilant ſa ſurpriſe, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a preſcrit. A l'inſtant même il ſe rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver: Vous vous êtes expoſée, lui dit-il, à rougir devant vos domeſtiques; vous avez fait plus, vous avez haſardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Eſt-ce à vous, Hortence, d'uſer de ſurpriſe avec moi? Si j'étois moins perſuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous, & quel eût été le ſuccès de cette imprudence? Le plaiſir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah, laiſſez-moi vous eſtimer toujours, & reſpectez-vous autant que je vous reſpecte! Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel ſi vous ne le révoquez pas vous-même, & votre conduite

d'aujourd'hui ſera la regle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la ſens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni muſique, ni ſoupé, ni danſe; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public ſçaura que je ſuis malheureuſe, mais je ſuis laſſe de diſſimuler. Alors Luſane tombant à ſes pieds, Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore, je me vaincrai: je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me ſuis fait une joie ſenſible de te donner une fête, tu la refuſes parce que j'en exclus ce qui n'eſt pas digne de t'approcher; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'eſt plus cher que ton époux: c'en eſt aſſez; je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue juſqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vû

couler, fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner, dit-elle? les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis? me sacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts? & pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur! C'est le dépit, c'est la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison? je n'ai vû que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera si ce n'est le plus sage? Je suis esclave; & qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs? J'appelle tyran un honnête homme, qui me conjure les larmes aux yeux de prendre soin de ma réputation! Où est donc cet orgueil que je lui reproche? Ah, je serois peut-être bien à plaindre s'il étoit aussi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager! Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que

je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ſes femmes, allez dire à Monſieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce meſſage qu'il lui prit un ſaiſiſſement. Je vais donc, dit-elle, conſentir à m'ennuyer toute ma vie. Car je ne puis me diſſimuler qu'on ne s'amuſe que dans le monde, & tous ces honnêtes gens au milieu deſquels il veut que je vive n'ont point l'agrément des amis de Valſain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la diſpoſition de ſon ame, elle ſe contenta de dire à Luſane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excuſa auprès des perſonnes qui lui avoient demandé à venir au bal, & la fête, auſſi brillante qu'il étoit poſſible, eut toute la vivacité de la joie, ſans tumulte & ſans confuſion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amuſemens, demanda Luſane à Hortence? Vous me déguiſez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'impoſez; mais tous les jours

ne

ne ſont pas des fêtes. C'eſt dans le vuide & le ſilence de ſa maiſon qu'une femme de mon âge reſpire le poiſon de l'ennui; & ſi vous voulez voir ce poiſon lent conſumer ma jeuneſſe, vous en aurez tout le plaiſir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me ſuppoſez. S'il faut que je renonce au ſoin de vous rendre heureuſe, à ce ſoin ſi cher & ſi doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoiſonné vos jours. Ni moi ni les amis vertueux que je vous ai choiſis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cauſe; ſans la foule qui vous environnoit, ma maiſon eſt pour vous une ſolitude effrayante; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même: il faut donc vous rendre cette liberté ſans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un ſeul acte de complaiſance: demain je vous amenerai une ſociété nou-

velle, & si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher; c'en est fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût sa liberté; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de subir encore cette légere épreuve.

Le lendemain à son reveil elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose : si tu n'en es pas contente de celle-ci, je ne sçais plus comment t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mere sensible en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mere, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever.

Hortence les reçut dans ſon ſein & les arroſa de ſes larmes. En attendant, pourſuivit Luſane, que la nature m'accorde le titre de pere, l'amour & l'amitié me le donnent, & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chere & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mere, j'allois oublier que j'étois épouſe, tu m'en rappelles les devoirs; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

LE CONNOISSEUR.

CÉLICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers les plus galans du monde. Il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville : Paris devoit en être le théâtre, & l'on fit si bien que son pere se résolut à l'y envoyer. Ce pere étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans sçavoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale ; il y avoit même des relations littéraires, & du nombre de ses correspondans étoit un *Connoisseur* appellé M. de Fintac. Ce fut particulierement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec

tette bonté qui protége. Monſieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous : je ſçais que vous avez eu des ſuccès en province ; mais en province, croyez-moi, les arts & les lettres ſont encore au berceau. Sans le goût, l'eſprit & le génie ne produiſent rien que d'informe, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous perſuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas, dit Célicour, en jettant les yeux ſur une niéce de dix-huit ans que le Connoiſſeur avoit auprès de lui ! Oui, Monſieur, c'eſt d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne ſçais quel charme on reſpire en ces lieux ; mais il ſe développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me ſemble que je viens d'acquérir de nouveaux ſens, une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac, voilà de l'enthouſiame : il eſt né Poëte, & à ce ſeul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poëſie à cela,

reprit Célicour, c'eſt la naïve & ſimple nature. — Tant mieux! c'eſt là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous ſenti animé de ce feu divin? — Hélas, Monſieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & ſoudaine qui me pénetre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour: je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiégle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien, & certains regards en-deſſous, certain ſoûrire qui effleuroit ſes lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſçais bon gré à votre pere, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé dans l'âge où le naturel eſt aſſez docile pour recevoir les impreſſions du bien; mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à

Paris de faux connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous en aux lumiéres d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les arts & les lettres ont de plus conſidérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à diſtinguer, dans les choſes d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis parce qu'on le ſçait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque ſingulier que fût ce langage, Célicour y fit à peine attention : un objet plus intéreſſant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux

ſur lui, & ces yeux ſembloient lui dire les choſes du monde les plus obligeantes; mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaiſir de voir leur triomphe qui les animoit? voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoiſſeur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir ſouvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la ſeconde viſite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoiſſeur fût viſible, & de paſſer un quart-d'heure tête-à-tête avec l'aimable niéce. On lui en fit bien des excuſes, & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monſieur, lui dit Agathe, mon oncle eſt enchanté de vous. — C'eſt un ſuccès bien flateur pour moi; mais, Mademoiſelle, il en eſt un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle aſſure que vous êtes fait pour réuſſir à tout. — Ah! que ne penſez vous de même! — Je ſuis aſſez ſouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ſes bontés. — Il me ſem-

ble que vous n'avez pas beſoin d'aide.— Pardonnez-moi: je ſçai que les grands hommes ont preſque tous des ſingularités, quelquefois même des foibleſſes. Pour flater leurs goûts, leurs opinions, leur caractere, il faut les connoître; pour les connoître il faut les étudier, & ſi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il? de gagner la bienveillance de votre oncle? rien au monde n'eſt plus innocent.—Il eſt donc d'uſage en province de s'entendre avec les niéces pour réuſſir auprès des oncles? cela n'eſt pas ſi mal-adroit.—Je n'y vois rien que de très-ſimple.—Mais ſi mon oncle avoit, comme vous le dites, des ſingularités, des foibleſſes, faudroit-il vous en donner avis?—Pourquoi non? me ſoupçonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais uſage?—Non; mais ſa niéce!—Hé bien, ſa niéce doit ſouhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a paſſé l'âge où l'on ſe corrige; il n'y a donc

plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les scrupules. — Ah, vous n'en auriez aucun si je vous étois mieux connu; mais non, vous êtes dissimulée. — En effet, je vois Monsieur pour la seconde fois; comment puis-je avoir des secrets pour lui? — Je suis indiscret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'est moi qui ai tort de vous laisser croire la chose plus grave qu'elle n'est. Voici le fait: mon oncle est un bon-homme qui n'eût jamais été que cela, si on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de se connoître à tout, de juger les arts & les lettres, d'être le guide, l'apprétiateur & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à personne; mais cela nous attire une foule de fots que mon oncle protége, & avec lesquels il partage le ridicule du bel-esprit. Il seroit bien à souhaiter pour son repos qu'il abandonnât cette chimere; car le public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis, & c'est tous les jours quelque scene nouvelle. — Vous

m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoisseur étoit visible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoissances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes déployées, & de manuscrits semés au hasard ; sur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe sépulchrale entourée de médailles antiques ; plus loin, un télescope sur son affut, l'esquisse d'un tableau sur le chevalet, un modele de bas-relief en cire, des morceaux d'histoire naturelle ; & du parquet au plafond, des rayons de livres pitoresquement renversés. Le jeune homme ne sçavoit où mettre le pied, & son embarras fit au Connoisseur un plaisir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez ; c'est ici mon cabi-

net d'études ; j'ai beſoin d'avoir tout cela ſous ma main : mais ne croyez pas que le même deſordre regne dans ma tête : chaque choſe y eſt à ſa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confuſion. Cela eſt merveilleux ! dit Célicour qui ne ſçavoit ce qu'il diſoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & ſouvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au méchaniſme de la mémoire, à la maniere dont les idées ſe claſſent & s'arrangent à meſure qu'elles naiſſent. Il ſemble qu'il y ait des tiroirs pour chaque eſpece de connoiſſances. Par exemple, à-travers cette foule de choſes qui m'avoient paſſé par l'eſprit, qui m'expliquera comment vint ſe retracer dans mon ſouvenir, à point nommé, ce que j'avois lû autrefois ſur le retour de la comete ? car vous ſçaurez que c'eſt moi qui donnai l'éveil à nos Aſtronomes.—Vous, Monſieur ?—Ils n'y penſoient pas, & ſans

moi la comete paſſoit incognito ſur notre horiſon. Je ne m'en ſuis pas vanté comme vous croyez bien: je vous le dis en confidence.—Et pourquoi vous laiſſer dérober la gloire d'un avis auſſi important!—Bon! je ne finirois pas ſi je reclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, ſçachez qu'une ſolution, une découverte, un morceau de poëſie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui ſe l'attribue. Mais quel eſt l'objet d'un Connoiſſeur? d'encourager les talens en même tems qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette piéce de théâtre ſoient de l'artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art; or c'eſt là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée; ils m'écoutent, ils en font leur profit; c'eſt à merveille: je ſuis récompenſé quand ils ont réuſſi. Rien n'eſt plus beau,

dit Céliçour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiſelle Agathe daigne-t-elle être auſſi leur Muſe ? — Non, ma niéce eſt une étourdie que j'ai voulu élever avec ſoin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jetter les yeux ſur l'hiſtoire ; elle m'a rendu mes livres, en me diſant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les ſiécles d'illuſtres fous & de hardis fripons ſe jouer d'une foule de ſots. J'ai voulu eſſayer ſi elle goûteroit davantage l'éloquence, elle a prétendu que Ciceron, Démoſthènes *&c.* étoient d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raiſons, l'on n'avoit pas beſoin de tant de paroles. Pour la morale, elle ſoutient qu'elle la ſçait toute par cœur, & que Lucas, ſon pere nourricier, eſt auſſi ſage que Socrate. Il n'y a donc que la poëſie qui l'amuſe quelquefois ; encore préfere-t-elle des fables aux poëmes les plus ſublimes, & vous dit bonnement

qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot elle eſt à dix-huit ans auſſi enfant qu'on l'eſt à douze ; & au milieu des entretiens les plus ſérieux, les plus intéreſſans, vous ſerez ſurpris de la voir s'amuſer d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver ſon attention. Célicour riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit ſi aiſe, qu'il n'eut dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! c'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive, & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux compoſé ; mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance, & le fit placer à table à ſa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés ſur lui. Chacun des convives lui crut voir uſurper ſa place, & jura dans le fond de ſon ame de ſe venger en décriant le premier ouvrage qu'il donneroit. En attendant Célicour fut accueilli, careſſé par tous ces Meſſieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation ; le bel-eſprit mit toutes les voiles : on jugea la république des lettres, & comme il eſt juſte de mêler la louange à la critique, on loua généreuſement tous les morts & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les ouvrages nouveaux qui avoient réuſſi ſans paſſer ſous les yeux de Fintac ne pouvoient avoir qu'un ſuccès éphémere ; tous ceux qu'il avoit ſcellés du ſceau de ſon approbation, devoient aller

à l'immortalité, quoi qu'en jugeât le siécle présent. On parcourut tous les genres de littérature, & pour donner plus d'essor à l'érudition & à la critique, on mit sur le tapis cette question toute neuve, sçavoir lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on disoit même là-dessus les plus belles choses du monde, lorsque la petite niéce, qui n'avoit pas dit un mot, s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis & méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité, & les convives baissérent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma niéce, dit Fintac, à votre âge il faut sçavoir écouter & se taire. Agathe, avec un petit soûrire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle, & vous jugez

bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux-esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éolypile. Fintac prenant Célicour par la main lui dit : Est-ce là une comparaison ? est-ce là de la poësie & de la philosophie fondues ensemble ? C'est ainsi que les talens se touchent, & que les Muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dinés dans vos villes de province. Hé bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il seroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous sommes à la source, & *purpureo bibimus ore nectar*. Ah ! *purpureo !* reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune

homme étoit fort attentif à saisir au passage les regards d'Agathe, qui de son côté le trouvoit fort joli.

Au sortir de table on alla se promener dans un jardin, où le Connoisseur avoit pris soin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit entre autres merveilles, un chou panaché qui faisoit l'admiration des Naturalistes. Ses replis, son feston, le mélange des ses couleurs étoit la chose du monde la plus étonnante. Qu'on me fasse voir, disoit Fintac, une plante étrangere que la nature ait pris soin de former avec plus d'industrie & de délicatesse. C'est pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du nouveau Monde, que j'ai conservé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme sans y penser, dans une allée voisine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une rose, laisserez-vous mourir cette fleur sur sa tige? —

Où voulez-vous donc qu'elle meure ?— Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponse, & dans ce moment son oncle, avec deux beaux esprits, vint s'asseoir dans un bosquet voisin, d'où sans être apperçu il pouvoit les entendre. S'il est vrai, poursuivit Célicour, que les ames passent d'un corps à l'autre, je souhaite après ma mort être une rose pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines ; mais si une nymphe charmante daigne jetter les yeux sur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon sein, j'exhalerai mes parfums, je les mêlerai avec son haleine, le desir de lui plaire animera mes couleurs. — Hé bien, vous ferez tant que vous serez cueillie, & l'instant d'après vous ne serez plus.—Ah, Mademoiselle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant ? .. Ses yeux acheverent de dire ce que sa bouche avoit commencé. Et

moi, dit Agathe en déguisant son trouble, si j'avois le choix je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendresse & la fidélité : oui, belle Agathe, ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus ; Vénus vous distingueroit parmi vos pareilles ; vous feriez l'ornement de son char ; l'Amour se reposeroit sur vos aîles, ou plûtôt il vous échaufferoit dans son sein. Ce seroit sur sa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroisie. Agathe l'interrompit en lui disant qu'il poussoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choisir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie, répondit elle. A ces mots Célicour attacha sur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en se levant, fort bien ! voilà de la belle & bonne poësie.

L'image de la roſe eſt d'une fraîcheur digne de Van-huyſum, celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde, *ut pictura poëſis*. Courage, mon enfant, courage ! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue, nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai été aſſez content de votre dialogue, & voilà M. de Léxergue qui en eſt ſurpris comme moi. Il eſt certain, dit M. de Léxergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiſelle quelque choſe d'anacréontique : c'eſt l'empreinte du goût de ſon oncle ; il ne dit rien qui ne ſoit marqué au coin de la ſaine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite ſcene, dit Fintac, il faut la mettre en vers, ce ſera une des plus jolies choſes que nous ayons vûes. Célicour dit que pour l'achever il avoit beſoin du ſecours d'Agathe, & afin que le dialogue eût plus d'aiſance & de naturel, on crut devoir les laiſſer ſeuls. A la colombe

votre compagne, *l'ame d'une amie* ! reprit Célicour : ah, belle Agathe, votre cœur n'eſt-il fait que pour l'amitié ? eſt-ce pour elle que l'Amour a pris plaiſir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en ſoûriant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à ſaiſir la replique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez, dit Célicour, il eſt facile de l'abréger. Parlons d'autre choſe, interrompit-elle. Le diné vous a-t-il amuſé ? — Je n'y ai entendu qu'un ſeul mot plein de ſens & de fineſſe, qu'on a eu la ſottiſe de prendre pour une queſtion naïve, tout le reſte m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. — Elle étoit bien-heureuſe ! — Ah très-heureuſe ! car elle étoit dans mes yeux. — Si je voulois je ferois ſemblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais ſemblant. Je trouve donc tout ſimple, n'en déplaiſe à nos beaux-eſprits, que vous ayez plus de plaiſir à me voir qu'à les

écouter, & je vous avoue à mon tour que je ne ſuis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me ſauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc d'intelligence & nous allons nous amuſer, car nous avons là des originaux aſſez plaiſans dans leur eſpece. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choſes ce que perſonne n'y a vû. Il ſemble que la nature lui ait dit ſon ſecret à l'oreille; mais tout le monde n'eſt pas digne de ſçavoir ce qu'il penſe. Il choiſit dans un cercle un confident privilégié. C'eſt communément la perſonne la plus diſtinguée; il ſe penche myſtérieuſement vers elle, & lui dit tout bas ſon avis. Pour M. de Léxergue, c'eſt un érudit de la premiere force: plein de mépris pour tout ce qui eſt moderne, il eſtime les choſes par le nombre des ſiécles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité, & il m'honore de ſon attention, parce qu'il me trouve le profil

profil de l'Impératrice Popée. Dans le groupe que vous voyez là bas, eſt un homme droit & pincé qui fait de petits riens charmans, mais ne les entend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire; il nomme lui-même ſon auditoire; il exige que la porte ſoit fermée à tout profane; il arrive ſur la pointe du pied, ſe place devant une table entre deux flambeaux, tire myſtérieuſement de ſa poche un porte-feuille couleur de roſe, promene autour de lui un œil gracieux qui demande ſilence, annonce un petit roman de ſa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des perſonnes de conſidération, le lit poſément pour être mieux goûté, & va juſqu'à la fin ſans s'appercevoir que chacun bâille à bouche cloſe. Ce petit homme remuant qui geſticule auprès de lui me fait une pitié que je ne puis dire. L'eſprit eſt pour lui comme ces éternuemens qui vont venir & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choſes, il les

a au bout de la langue, mais il semble qu'elles lui échapent au moment qu'il va les saisir. Ah, c'est un homme bien à plaindre! Ce personnage sec & long qui se promene seul à l'écart, est l'esprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoisse: parce qu'il à une perruque ronde & des vapeurs noires, il se croit un Philosophe Anglois: il s'appesantit sur une aîle de mouche, & il est si obscur dans ses idées, qu'on est quelquefois tenté de croire qu'il est profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit sur ces caracteres, Célicour avoit les yeux attachés sur les siens. Ah, dit-il, que votre oncle qui connoît tant de choses, connoît peu l'esprit de sa niéce! il vous annonce comme un enfant!— Vraiment sans doute, & ces Messieurs me regardent bien comme telle. Aussi ne se gênent-ils pas, & la sottise du bel-esprit est avec moi tout à son aise. N'allez pas me trahir au-moins.—N'ayez pas peur; mais il faut, belle Agathe, cimen-

ter notre intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots on vint les interrompre, & le Connoisseur se promenant seul avec Célicour, lui demanda, si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme, mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de ratraper le fil de la nature quand une fois on le laisse échapper. C'est apparamment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs, mais tout-à-coup cela se dissipe. Il faut espérer que du-moins le mariage la formera.—Vous pensez donc à la marier? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac, & je compte sur vous pour célébrer dignement cette fête. Vous avez vû ce

M. de Léxergue, c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma niéce. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vû pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Léxergue a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant, & dans huit jours il doit l'épouſer; mais il exige le plus grand ſecret, & ma niéce elle-même n'en ſçait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtere d'une union que vous devez chanter. O hymen! ô hyménée! vous m'entendez? C'eſt un Epithalame que je vous demande, & voici le moment de vous ſignaler. — Ah, Monſieur! — Point de modeſtie : elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez : c'eſt un morceau de votre genre & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma niéce eſt jeune & jolie, &

avec de l'imagination & de l'ame, on ne tarit point ſur un ſujet pareil. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'eſt un homme rare. Perſonne ne ſe connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il eſtime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmire. Vous voyez combien de tableaux tout cela préſente à la poëſie. Mais que dis-je ? vous y penſez déjà : oui, je vois ſur votre viſage cette méditation profonde qui couve les germes du génie & les diſpoſe à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens ſi précieux. Je vais auſſi m'enfoncer dans l'étude.

Conſterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain il prit le prétexte d'aller conſulter le Connoiſſeur, & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible.

Ah Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez un homme au deſeſpoir.—Qu'avez-vous donc?—Je ſuis perdu: vous épouſez M. de Léxergue.—Qui vous a fait ce conte-là?—Qui? M. de Fintac lui-même.—Tout de bon?—Il m'a chargé de compoſer votre Epithalame.—Hé bien, cela ſera-t-il beau?—Vous riez! Vous trouvez plaiſant d'avoir pour époux M. de Léxergue!—Oh très-plaiſant!—Ah, du-moins, cruelle, par pitié pour moi qui vous adore & qui vous perds! Agathe l'interrompit comme il tomboit à ſes genoux. Avouez, lui dit-elle que ces momens de trouble ſont commodes pour une déclaration: comme celui qui la fait ne ſe poſſede pas, celle qui l'entend n'oſe pas s'en plaindre, & à la faveur de ce deſordre, l'amour croit pouvoir tout riſquer. Mais doucement, modérez-vous, & voyons ce qui vous deſeſpere.—Votre tranquillité, cruelle que vous êtes.—Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que

je ne crains pas ?—Je vous dis qu'il eſt décidé que vous épouſez M. de Léxergue.—Comment voulez-vous qu'on décide ſans moi, ce qui ſans moi ne peut s'exécuter ?—Mais ſi votre oncle a donné ſa parole.—S'il l'a donnée, il la retirera.—Comment, vous auriez le courage !—Le courage de ne pas dire *oui !* Le bel effort de réſolution !—Ah, je ſuis au comble de la joie !—Et votre joie eſt une folie auſſi-bien que votre douleur.—Vous ne ſerez point à M. de Léxergue !—Hé bien, après ?—Vous ſerez à moi.—Sans doute, il n'y a pas de milieu, & toute fille qui ne ſera pas ſa femme ſera la vôtre : cela eſt clair. En vérité vous raiſonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle, & tâchez qu'il ne ſe doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Hé bien, l'Epithalame eſt-il avancé, lui demanda le Connoiſſeur en venant au-devant de lui ?—J'en ai le deſſein dans la tête.—Voyons ?—J'ai pris l'allégorie

quand il la sentit céder insensiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la sienne, il la presse amoureusement ; concevez-vous sa félicité ! Elle n'est pas encore parfaite ; la main qu'il presse ne répond point ; il l'attire à lui, se penche vers elle, & l'ose appuyer à son cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper, il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour sçait avec quelle rapidité son cœur bat sous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô ravissement ! Ce n'est plus Célicour qui la presse ; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont goûtée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur si touchante, qui est le plus doux de tous les aveux, lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel

effort pour s'imprimer ſur le cœur de Célicour; & tandis qu'autour d'eux on applaudiſſoit à l'éclatante beauté des fuſées, nos amans occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient par de brûlans ſoupirs le regret de ſe ſéparer. Telle fut cette ſcene muette, digne d'être citée pour exemple de ſilences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs d'intelligence n'eurent plus de ſecret l'un pour l'autre: tous deux goûtoient pour la premiere fois le plaiſir d'aimer, & cette fleur de ſenſibilité eſt la plus pure eſſence de l'ame. Mais l'amour qui prend la couleur des caracteres, étoit timide & ſérieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer ſon mariage avec M. de Léxergue arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve ſeule, & lui déclare ſon amour, fondé ſur l'aveu de ſon oncle. Je ſçais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil, mais moi, je veux un mari

que je puisse aimer en face, & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites vous, l'aveu de mon oncle; mais vous ne m'épouserez pas sans le mien, & je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Léxergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis; Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle, ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'au-

torité & la conſidération étoient compromiſes, fut indigné de la réſiſtance de ſa niéce, & fit l'impoſſible pour la vaincre; mais il n'en tira jamais d'autre réponſe, ſinon qu'elle n'étoit pas une médaille, & il finit par lui déclarer dans ſa colere qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le ſeul obſtacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à eſpérer qu'une portion d'un modique héritage, & Agathe attendoit tout de ſon oncle, qui étoit moins que jamais diſpoſé à ſe dépouiller de ſon bien pour elle. Dans des tems plus heureux il eut pû ſe charger de leur petit ménage, mais après le refus d'Agathe il falloit un miracle pour l'y engager, & ce fut l'amour qui l'opéra.

Flatez mon oncle, diſoit Agathe à Célicour; enivrez-le de louanges, & cachez lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec ſoin de nous trouver enſemble, & contentez vous de m'inſtruire de votre conduite, en paſ-

ſant. Fintac ne diſſimula point à Célicour ſon reſſentiment contre ſa niéce. Auroit-elle, diſoit-il, quelque inclination ſecrette? Si je le ſçavois... Mais non, c'eſt une petite ſote qui n'aime rien, qui ne ſent rien. Ah! ſi elle compte ſur mon héritage, elle ſe trompe: je ſçaurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en inſtruire la niéce. Elle ne fit qu'en plaiſanter. — Il eſt furieux contre vous, ma chere Agathe. — Cela eſt égal. — Il dit qu'il veut vous deshériter. — Dites comme lui, gagnez ſa confiance, & laiſſez faire à l'amour & au tems. Célicour ſuivoit les conſeils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La juſteſſe d'eſprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à ſon âge, diſoit-il à ſes amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il

appelloit le ſecret de ſa vie : c'étoit une piéce de théâtre qu'il avoit faite & qu'il n'avoit oſé lire à perſonne, de peur de riſquer ſa réputation. Après lui avoir demandé un ſilence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle Agathe fut ſaiſie de joie. Cela va bien, dit-elle : courage ; redoublez la doſe d'encens ; bonne ou mauvaiſe, il faut qu'à vos yeux cette piéce n'ait point d'égale.

Fintac tête-à-tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une caſſette ce manuſcrit précieux, & lut avec enthouſiame la comédie la plus froide, la plus inſipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes ; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudiſſoit donc, & le Connoiſſeur étoit tranſporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela eſt beau. — Oui fort beau. — Hé bien, il eſt tems de vous dire

pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-tems de voir cette piece au théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) je n'ai voulu me fier à personne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié: vous donnerez mon ouvrage comme de vous; je ne veux que le plaisir du succès, & je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au public eût seule effrayé le jeune homme, mais celle de voir paroître & tomber sous son nom un ouvrage aussi pitoyable lui répugnoit encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit long-tems, mais sa resistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au public qu'une piece soit de vous ou de moi, & ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma piéce est mon bien, je vous le donne; la postérité même la plus reculée n'en

ſçaura rien. Voilà donc votre délicateſſe ménagée de toutes façons : ſi après cela vous refuſez de préſenter cet ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon eſtime. A quoi ne ſe fût pas réſolu l'amant d'Agathe plûtôt que d'encourir la haine de ſon oncle ? Il l'aſſura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Hé bien ? — Hé bien elle eſt mauvaiſe. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au théâtre ſous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle paſſe pour être de moi. — Ah, Célicour ! louons le ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non pas encore, mais j'y ſerai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle eſt déteſtable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux vous dis-je, il faut

ſouſcrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain il vint trouver l'oncle & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne ſe déterminât plûtôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoiſſeur, vous expoſer imprudemment: copiez la piece de votre main, vous en ferez une lecture à nos amis qui ſont d'excellens juges, & s'ils n'en croyent pas le ſuccès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une choſe, c'eſt de l'étudier afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'eſpérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la piece à ſes amis; s'ils la trouvent mauvaiſe, il me diſpenſe de la donner.—Ils la trouveront bonne & tant mieux: nous ſerions perdus s'ils la trouvoient mauvaiſe.—Expliquez-vous donc.—Allez-vous en, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble. Ce qu'elle avoit prévû arriva. Les juges étant aſſemblés, le Connoiſſeur leur annonça cette piece comme un prodige,

& ſur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de ſon mieux, & à l'exemple de Fintac, on s'extaſioit à chaque vers, on applaudiſſoit à toutes les ſcenes. A la fin ce furent des acclamations; on y trouvoit la délicateſſe d'Ariſtophane, l'élégance de Plaute, le comique de Térence, & l'on ne ſçavoit quelle piece de Moliere mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux-eſprits; mais on ſçavoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût, & il y eut ordre de jouer la piece. Agathe qui avoit aſſiſté à la lecture avoit applaudi de toutes ſes forces; il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie, & ſon enthouſiaſme pour l'ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour, que vous euſſiez trouvé cela bon? Excellent, dit-elle, excellent pour nous, & à ces mots elle s'éloigna ſans

vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la piece, Fintac couroit de maiſon en maiſon diſpoſer les eſprits en faveur d'un Poëte naiſſant qui donnoit de ſi belles eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la piéce admirable, vous en avez garanti le ſuccès, & il y va de votre honneur. Pour moi vous ſçavez quelle eſt ma foibleſſe: j'ai des entrailles de pere pour tous les talens qui s'élevent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſſerent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au parterre pour être les témoins plûtôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet; on joua la piece; elle ne fut point achevée, & le premier ſi-

gnal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort; mais pendant tout le tems que le ſpectacle ſe ſoutint, ce pere malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les ſpectateurs à ſecourir ſon enfant. Enfin il le vit expirer, & alors ſuccombant à ſa douleur, il ſe traîna dans ſon carroſſe, confondu, anéanti, & ſe plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un ſiecle auſſi barbare. Et où étoit le pauvre Célicour? Hélas, on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où ſur un fagot d'épines, il avoit vû ce qu'on appelloit ſa piece, chanceler au premier acte, trébucher au ſecond, & tomber au troiſieme. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroient pas de le reconnoître &

de le montrer au doigt ? Enfin voyant la ſalle vuide & les lumieres éteintes, il prit courage & deſcendit ; mais les foyers, les coridors, l'eſcalier étoient encore pleins ; ſa conſternation le fit remarquer, & il entendoit de tout côté: C'eſt lui ſans doute, oui le voilà, c'eſt lui. Le malheureux ! c'eſt dommage ! il fera mieux une autre fois. Il apperçut dans un coin un groupe d'auteurs infâmes qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac qui triomphoient de ſa chûte, & qui en le voyant lui tournerent le dos. Accablé de confuſion & de douleur, il ſe rendit chez l'auteur véritable, & ſon premier ſoin fut de demander Agathe ; il eut toute la liberté de la voir, car l'oncle s'étoit enfermé dans ſon cabinet. Je vous l'avois prédit : elle eſt tombée & tombée honteuſement, dit Célicour en ſe jettant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe.—Hé quoi tant mieux ! quand votre amant eſt couvert de honte & qu'il ſe

rend pour vous complaire la fable & la risée de tout Paris! Ah c'en est trop. Non Mademoiselle, il n'est pas tems de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie; mais dans l'état d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous même. Je ne sçai à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir; & ce que j'ai fait pour vous obtenir m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa piece ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler & de m'obliger au silence. Le ciel m'est témoin que si par impossible son ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire; il est tombé, j'en supporte la honte, mais c'est un effort de l'amour dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin

de l'irriter encore, qu'il eſt cruel de ſe voir ſiflé pour un autre.—Cruel, au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon pere.—Avec quel air de mépris on voit paſſer un malheureux dont la piece eſt tombée!—Le mépris eſt injuſte, on s'en conſole; mais l'orgueilleuſe pitié, c'eſt-là ce qui eſt humiliant.—Je crois que vous étiez bien confus en deſcendant l'eſcalier! avez-vous ſalué les Dames?—J'aurois voulu m'anéantir.—Pauvre garçon! & comment oſerez-vous reparoître dans le monde?—Je n'y paroîtrai je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejetté ſur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte.—Vous êtes donc bien réſolu à mettre mon oncle au pied du mur?—Très-réſolu, n'en doutez pas. Qu'il ſe décide dès ce ſoir même. S'il me refuſe votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il eſt l'auteur de la piece ſiflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant; voilà

voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient ſi fort. Allez voir mon oncle; tenez bon, & ſoyez aſſuré que nous ſerons heureux.

Hé bien, Monſieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoiſſeur?—Je dis, mon ami, que le public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais conſolez-vous: votre ouvrage vous fait honneur dans l'eſprit des gens de goût.—Qu'appellez-vous mon ouvrage? c'eſt bien le vôtre.—Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas.—Il vous eſt bien facile de vous modérer, Monſieur, vous qui vous êtes ſauvé prudemment de la chûte de votre piece; mais moi qu'elle écraſe.—Ah ne croyez point qu'une pareille chûte vous faſſe tort. Les gens éclairés ont vû dans cet ouvrage des choſes qui annonçent le talent.—Non, Monſieur, je ne me flate point, la piece eſt mauvaiſe: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchiſe, &

tout le monde eſt du même avis. Si elle avoit eu un plein ſuccès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous; ſi elle avoit eu un demi revers, je l'aurois pris ſur mon compte; mais un deſaſtre auſſi accablant eſt au-deſſus de mes forces, & je vous prie de vous en charger.—Moi, mon enfant! moi ſur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une conſidération qui eſt l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'eſpérance de ma vieilleſſe! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger?—N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaiſance? vous ſçavez combien il m'en a coûté.—Je ſçais tout ce que je vous dois; mais mon cher Célicour vous êtes jeune, vous avez le tems de prendre des revanches, & il ne faut qu'un ſuccès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié ſoutenez-le avec conſtance, je vous en conjure les larmes aux yeux.—J'y conſens, Monſieur, mais je ſens trop bien les conſéquences

d'un premier début pour m'expoſer au préjugé qu'il laiſſe. Je renonce au théâtre, à la poëſie, aux belles-lettres. — Oui, c'eſt bien fait : il y a pour un jeune homme de votre âge tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monſieur, & il dépend de vous. — Parlez, il n'eſt point de ſervice que je ne vous rende ; qu'exigez-vous ? — La main de votre niéce. — La main d'Agathe ! — Oui, je l'adore, & c'eſt elle qui, pour vous plaire, m'a fait conſentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma niéce eſt de la confidence ? — Oui Monſieur. — Ah ! ſon étourderie aura peut-être... Hola ! quelqu'un : vîte ma niéce, qu'elle vienne. — Raſſurez-vous : Agathe eſt moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah : vous me faites trembler... Ma chere Agathe, tu ſçais ce qui ſe paſſe & le malheur qui vient d'arriver. — Oui mon oncle. — As-tu révélé ce fatal ſecret à perſonne ? — A perſonne au monde. — Y puis-je bien

compter? — Oui, je vous le jure. — Hé bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois : je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime; il renonce, par amitié pour moi, au théâtre, à la poëſie, aux lettres, & je lui dois votre main pour prix d'un ſi grand ſacrifice. Il eſt trop payé, s'écria Célicour en ſaiſiſſant la main d'Agathe. J'épouſe un auteur malheureux, dit-elle en ſouriant, mais je me charge de le conſoler de ſon infortune: le pis aller eſt qu'on lui refuſe de l'eſprit, & tant d'honnêtes gens s'en paſſent! Or çà mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoiſſeur? vous en ſeriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet-de-chambre affidé de ſon oncle. Ah Monſieur, dit-il tout eſſoufflé, vos amis! vos bons amis! — Hé bien, Clément? — J'étois au parterre, ils y étoient tous. — Je le ſçais

bien. Ont-ils applaudi ? — Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vû avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé ſi ces gens-là rentrent chez vous. Ah les lâches ! dit Fintac. Oui c'en eſt fait, je brûle mes livres & romps tout commerce avec les gens de lettres. Gardez vos livres pour votre amuſement, dit Agathe en embraſſant ſon oncle ; & à l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'eſtimables.

L'ÉCOLE DES PERES.

LE malheur d'un pere occupé de la fortune de ſes enfans, eſt de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéreſſante que leur fortune. Le jeune Timante appellé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un eſprit facile, un bon cœur; mais, grace aux ſoins de Madame ſa mere, cet heureux naturel fut bientôt gâté, & le plus joli enfant du monde à ſix ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles & pas un des talens utiles: c'étoit bon pour un homme comme ſon pere qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvoit ſa fortune faite, ne devoit ſçavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux; auſſi ne voyoit-il que des jeunes gens qui au-

dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvû qu'il payât leurs plaisirs. Son pere n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités ; mais sa mere faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse : il falloit bien lui passer quelque chose : elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystere, de peur que Timante qui ne sçavoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si dans les intervalles de son travail, le pere marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mere étoit là pour le justifier, & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne

concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais si galamment vêtus, & un si brillant équipage; mais Madame son épouse lui représentoit que la considération y étoit attachée, & que pour réussir dans le monde il falloit y être sur un certain pied. S'il demandoit pourquoi son fils rentroit si tard, c'est, lui disoit-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plûtôt. Il ne trouvoit pas ces raisons bien bonnes; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnoit tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie sa sœur avoit depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu sa mere, & trop jeune pour tenir une maison, elle avoit obtenu de son pere qu'il voulût bien se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposeroit de sa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caracteres, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci en eſſuyant les larmes de ſa compagne, parut ſi ſenſible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réſerve à l'effuſion de ſa douleur. J'ai perdu, lui diſoit-elle, une mere comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, j'ai vû en elle une amie, mais une amie ſi intime que ſi mon cœur & ſes vertus ne m'avoient pas rappellé ſans ceſſe le reſpect que je lui devois, ſa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours ſous l'air du badinage qu'elle déguiſoit ſes leçons, & quelles leçons, ma chere Lucie! celles de la ſageſſe même. Avec quels traits ce monde où je devois vivre étoit peint à mes yeux ſurpris! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modeſtes dont elle étoit un exemple vivant! Ah, ſous ſes crayons enchanteurs toutes les vertus devenoient des graces. Ainſi cette aima-

ble fille en parlant de ſa mere, mêloit ſans ceſſe aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans ; mais ſon eſprit & ſon ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aiſance, Angélique s'en privoit avec joye ; les ſacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher, & le beſoin d'obliger étoit le ſeul qu'elle connût. Penſes-tu comme moi, diſoit-elle quelquefois à Lucie ? Plus heureuſe que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune qui a ſi mal diſtribué ſes dons. Si quelque choſe dédommage les malheureux, c'eſt qu'on les plaint & qu'on les aime, au lieu que nous qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Auſſi faut-il être bien attentives à faire oublier par la bienfaiſance & la modeſtie, cet avantage ſi dangereux que nous avons ſur nos pareilles.

Lucie enchantée du caractere d'An-

gélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chere amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais: cette idée fait le malheur de ma vie; mais j'en ai une, si tu l'approuvois... Je veux te faire voir mon frere; il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge! je crains que ta mere ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah, ma sœur, que de charmes! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté: quels traits, quelle taille, quels yeux! Vous au couvent, Mademoiselle! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien prévû, dit Lucie, que tu ferois enchanté; hé bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine à qui je donnai hier la main au sortir

de l'opéra. L'on vante la taille de la Comteſſe de Flavel chez qui je dois ſouper ce ſoir; mais il n'y a pas de comparaiſon avec la taille de Mademoiſelle; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane qui paſſe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipſera en paroiſſant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainſi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monſieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges ſont des inſultes. Hé bien, ſçachez que le premier ſentiment que doit inſpirer une honnête femme, c'eſt la crainte de bleſſer ſa modeſtie, & qu'il n'eſt permis de louer ſans ménagement que des perſonnes ſans pudeur. Il eſt des mouvemens de ſurpriſe dont on n'eſt pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le reſpect les accompagne il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie en paroiſſant offenſée de votre début

avec moi: je vais la consoler, & vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est souvent très-mépriſable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira; je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au-dessus de cet avantage, pour en parler si négligemment. Pour moi je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose; mais puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers & de ses avantures. Lucie qui avoit les yeux sur Angélique, voyoit avec douleur que tout cela faisoit tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique, lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est

paîtri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non, car cela réuſſit à ſon âge, & l'on n'eſt pas diſpoſé à ſe corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vûe, il t'aimera; & s'il t'aime il deviendra ſage. — Tu ne doutes pas que je ne le deſire; mais je ſuis bien loin de l'eſpérer.

Volny n'héſita point à croire qu'il avoit eu un ſuccès complet. Ma ſœur avoit raiſon, dit-il, ſon amie eſt belle! un peu ſinguliere; mais ſon caractere n'en eſt que plus piquant. Ce qui lui manque c'eſt la naiſſance: ma mere veut que j'épouſe une fille de qualité. Voyons-la toujours; cela ne reſſemble à rien de ce que nous avons dans le monde, & il y a du moins de quoi s'amuſer.

Il alla donc revoir ſa ſœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos? j'étois ſi tranquille! je m'amuſois ſi bien avant que d'avoir vû ta dangereuſe amie! Ah Mademoiſelle, que le

monde eſt inſipide, & que ſes amuſemens ſont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je ſerois jaloux de ma ſœur ? Répandu dans les ſociétés les plus brillantes, ſollicité par tous les plaiſirs, qui le croiroit ? Oui, je voudrois être à ſa place : elle vous voit ſans ceſſe, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raiſon d'envier mon bonheur ; mais Volny, ſi tu voulois, le tien ſeroit encore plus digne d'envie (à ces mots Angélique rougit.) — O ciel ! ma ſœur ! que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chere Lucie : dans les ſentimens honnêtes il n'y a rien à diſſimuler. Votre ſœur deſire que le ciel nous ait deſtinés l'un à l'autre, & je ne puis que lui en ſçavoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien, & rien n'empêche que par vos mœurs vous ne ſoyez tel que mon époux doit être : vous n'avez pour y réuſſir qu'à reſſem-

bler à votre ſœur. — S'il ne tient qu'à cela je ſuis heureux ; car on me flatte que je lui reſſemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte ; mais moi qui ne flate jamais, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de ſon eſprit ni de celles de ſa figure. — Ah je vous proteſte que perſonne au monde n'eſt moins avantageux que moi, & ſi je ſuis bien, c'eſt ſans le ſçavoir. — Rien n'eſt plus ſimple que les mœurs de Lucie ; c'eſt la nature dans toute ſa candeur. Voyez ſi dans ſon maintien, dans ſon langage, dans ſon action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'eſt comme moi : pour éviter l'affectation je tombe ſouvent dans la négligence ; c'eſt un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions ſur rien : toute occupée à faire valoir ſes égales, elle eſt la ſeule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle

dans toutes les choſes d'agrément ; moi ſeul je n'en parle jamais. Ah ſi c'eſt la modeſtie & la ſimplicité que vous aimez dans ma ſœur, je ſuis bien sûr que vous m'aimerez : ce ſont mes vertus favorites. Je le ſouhaite, dit Angélique ; cependant ſi vous avez jamais deſſein de me plaire, je vous conſeille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas.—Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raiſon. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'eſt qu'il étoit à ſon gré, & qu'elle ſeroit bien-aiſe d'être ſa femme. Avec quelle naïveté, diſoit-il, elle m'en a fait l'aveu ! que cette candeur ſied bien à la béauté ! Soit vanité ou ſentiment, il en étoit réellement ému ; mais ce goût naiſſant, ſi ç'en étoit un, ne prit rien ſur ſes habitudes. Enyvré de l'encens de ſes flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchantereſſe, il oublioit qu'on lui vendoit les ſoins qu'on prenoit

de lui plaire, & ſa vanité careſſée par les plaiſirs, leur ſourioit nonchalamment. Cette molleſſe voluptueuſe eſt la langueur la plus funeſte où un jeune homme puiſſe être plongé. Hors de là, tout lui eſt pénible; les plus légers devoirs ſont pour lui fatigans; les bienſéances les moins auſteres ſont importunes & ennuyeuſes; il n'eſt à ſon aiſe que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un ſonge. Elle eſt charmante, diſoit-il; mais qu'en ferai-je? Rien n'eſt plus incommode qu'une femme délicate & fidele pour un mari qui ne l'eſt pas. Mon pere exigeroit de moi que je ne vêcuſſe que pour ma femme. Ce ſeroit de l'amour, de la jalouſie, des reproches, des pleurs; tout cela m'effraye: je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint ſeule cette fois. Hé bien,

comment me trouve-t-elle ?— Beaucoup trop bien.—Je m'en doutois.—Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus eſtimables dont vous auriez beſoin ſans cela.—Elle moraliſe un peu ton Angélique, & c'eſt dommage. Dis lui donc que rien n'eſt plus triſte, & qu'une auſſi belle bouche que la ſienne n'eſt pas faite pour parler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit Lucie, c'eſt vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc ? d'aimer le plaiſir & tout ce qui l'inſpire? — Le plaiſir ! en eſt-il un plus pur que de poſſéder le cœur d'une femme vertueuſe & belle, de l'aimer & d'en être aimé ? Je vous crois tendre, Angélique eſt ſenſible, tout ce qui me touche lui eſt cher; mais.—Mais elle eſt bien difficile, & qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! & qui lui a dit que je n'en ai pas ? —Je ne ſçais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir.

Amenez-la, ma sœur, entendez-vous; amenez-la moi, la premiere fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire; & avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il? si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécille ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidele à une femme que je n'ai point? Oh je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, & il fut lui-même bien humilié, bien confondu quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raison, sur la honte & le danger du vice. Pensez-vous, Monsieur, lui dit-elle, après lui avoir laissé traiter aussi légerement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous sans rougir à l'union d'une ame pure & chaste avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans?

De quel prix ſeroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez ? & nous croyez-vous moins ſenſibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur & de l'innocence ? Vous vous êtes diſpenſés des loix que vous nous avez impoſées ; mais la nature & la raiſon ſont plus équitables que vous. Pour moi je ne croirai jamais qu'un homme oſe m'aimer tant qu'il aimera des choſes honteuſes, & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'eſt au ſoin qu'il prendra d'effacer cette tache que je verrai ſi je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état on changeoit de conduite ; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits ſur une ame, & que les goûts frivoles & paſſagers qui avoient occupé cette ame oiſive, diſparoiſſoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monſieur, à ces révolutions ſubites ? ſçavez-vous

qu'elles ſuppoſent une ame naturellement délicate & noble ? qu'il en eſt peu de cette trempe ? & que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout-d'un-coup ?

Volny ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire que dans tout cela il ſe flatoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique, j'ai beaucoup oui parler de vous. Je ſuis de plus aſſez bien inſtruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode : vous êtes riche, fort répandu, & à moins d'une eſpece de prodige, il faut que vous ſoyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le ſouhaite : cela vous donnera peut-être la réſolution & la force de devenir un homme eſtimable. Vous avez pour cela un bel exemple, c'eſt celui d'un pere, qui ſans

tous les agrémens dont vous vous parez, s'eſt acquis par des talens utiles à ſa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare ; & quand vous ſerez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce diſcours avoit jetté Volny dans des reflexions ſérieuſes, mais ſes amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un ſoupé délicieux, dont Fatmé, Doris & Cloé devoient être. La joie y fut vive & brillante, & ſi le cœur de Volny ne s'y livra point, du-moins ſes ſens s'y abandonnerent.

On juge bien que dans ce joli cercle un engagement ſérieux paſſoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de ſa fortune, diſoit-on, à la bonne heure, on s'y réſout ; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être aſſez ſot ou aſſez fou pour ſe donner une chaîne ? S'il n'aime point la femme qu'il épouſe, c'eſt un fardeau

qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime; quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse, qu'arrive-t-il? on se plaît six mois pour s'ennuyer toute sa vie. Ah mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attend qu'un autre l'épouse, cela nous revient tôt ou tard, & tu sera heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune insensé trouvoit ces réflexions très-sages. Voyez cependant, disoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont sur une ame, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos & le prix de sa liberté.

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'étoit pas bien avec lui-même quand il avoit passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable

adorable, pénétré, ravi, enchanté de ſa ſageſſe & de ſes charmes, il ſe replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Eſt-il poſſible que ce ſoit pour un fils un bonheur de perdre ſa mere? Volny à la mort de la ſienne crut voir tarir la ſource de ſes folles dépenſes; mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé, & l'unique ſoin dont il fut occupé, fut de ſuppléer aux moyens qu'il n'avoit plus de les ſoutenir. Fils unique d'un pere auſſi riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à ſon tour, & un jeune homme trouve à Paris ſa pernicieuſe facilité d'anticiper ſur ſa fortune. Ce fut alors que Timante, ſur ſon déclin, voulut ſe repoſer de ſes longues fatigues, & engager ſon fils à le remplacer. Mon pere, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela.—Hé bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes?—Mon inclination n'y eſt pas

décidée, & ma naiſſance ne m'y oblige point.—La robe ſans doute vous convient mieux?—Oh point du tout, j'ai pour la robe une répugnance invincible.—Que voulez-vous donc devenir?—Ma mere avoit en vûe une charge qui donne la nobleſſe, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris.—J'entends, mon fils, j'y penſerai: la vocation eſt excellente. Oh je vois, dit en lui-même le bon-homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai ſi je puis. Une charge qui donne la nobleſſe & qui n'oblige à rien! cela eſt fort commode. Et pourquoi me conſumerois-je encore de travail & d'inquiétude? repoſons-nous, n'ayons plus d'autre ſoin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins; car celui qui aime l'oiſiveté aime les vices dont elle eſt la mere.

Mais quelle fut l'affliction de Timante lorſqu'il apprit qu'enivré d'orgueil, &

plongé dans le libertinage, ſon fils donnoit dans tous les travers; qu'il avoit des maîtreſſes & des complaiſans; qu'il donnoit des ſpectacles & des fêtes, & qu'il jouoit un jeu à le ruiner? C'eſt ma faute, dit Timante, & c'eſt à moi de la réparer; mais le moyen? L'habitude eſt priſe: le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Deſavouer ſes dépenſes & ſes dettes? c'eſt le deshonorer moi-même, c'eſt étouffer dans ſon ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer eſt encore pis: grace au ciel il n'en eſt pas au point de mériter que les loix le privent du droit naturel d'être libre, & il n'y a que des parens dénaturés qui ſoient envers leurs enfans plus ſeveres que les loix. Cependant il court à ſa perte; que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la ſource du mal. Ce ſont mes richeſſes qui lui ont tourné la tête; né d'un pere ſans fortune, il eût été comme un autre

modeſte, laborieux & ſage; le remede eſt ſimple & mon parti eſt pris.

Timante commença dès-lors par arranger ſon bien de maniere qu'il fût iſolé, indépendant & libre. Excepté la terre de Volny & ſa maiſon de ville, ſa fortune étoit toute dans ſon porte-feuille, & il eut ſoin de ſe mettre en regle avec tous ſes correſpondans. Les choſes ainſi diſpoſées il rentre un jour chez lui conſterné. Son fils & ſes amis qui l'attendoient pour ſe mettre à table, furent frappés de ſon abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cauſe; vous la ſçaurez, dit-il, dinons un peu vîte, ſi vous le voulez bien, je ſuis occupé de choſes ſérieuſes. On dina dans un profond ſilence, & Timante au ſortir de table ayant pris congé de ſon monde, s'enferma ſeul avec ſon fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaiſe nouvelle à vous apprendre, mais il faut ſoutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je ſuis ruiné. Les

deux tiers de mon bien viennent d'être pris ſur deux vaiſſeaux, & la mauvaiſe foi d'un homme en qui j'avois confiance m'enleve la moitié du reſte. Le deſir de vous laiſſer une grande fortune m'a perdu ; heureuſement je dois peu de choſe, & des débris de mon naufrage je ſauverai la terre de Volny qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons ſubſiſter. C'eſt un coup terrible, mais vous êtes jeune & vous pouvez vous en relever. Je ne me ſuis point rendu indigne de la confiance de mes correſpondans ; mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe ; mais je ſuis trop vieux pour recommencer, & c'eſt à vous à réparer les malheurs de votre pere. Je ſuis parti de plus loin que vous, & avec de la probité, du travail & mes leçons, il vous eſt facile d'aller plus loin que moi.

La ſituation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre n'eſt pas comparable à celle de Volny. Quoi

mon pere ! ruiné ſans reſſource !—Vous êtes, mon fils, la ſeule qui me reſte, & je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous. Allez, conſultez vous vous-même, & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bien-tôt publique. La maiſon de Paris fut louée ; les équipages furent vendus ; un ſimple caroſſe, un logement modeſte, une table frugale, un domeſtique reglé ſur les beſoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune, & il n'eſt pas beſoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua conſidérablement.

Ceux de Volny furent touchés de ſon accident. Qu'eſt-ce donc, lui dit l'un d'eux ? ton pere eſt ruiné, m'a-t-on dit ? —Il eſt trop vrai. — Quelle folie ! tu n'as donc plus ta petite maiſon ?—Hélas non.—J'en ſuis deſeſpéré, je comptois y aller ſouper demain. Un autre l'aborda & lui dit : Conte moi donc un peu tout cela : ta fortune eſt culbutée ! —Elle eſt

du-moins réduite à peu de choſe. — Tu as là un pere bien mal-adroit ! de quoi diable va-t-il ſe mêler ? tu te ſerois bien ruiné ſans lui. Je ſuis deſolé, lui dit un troiſieme : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? — Hélas oui. — Si je l'avois ſçu je te les aurois acheté. Voilà comme tu es, tu ne te ſouviens jamais de tes amis dans l'occaſion. — J'étois occupé de choſes plus ſérieuſes. — De ta petite, n'eſt-ce pas ? tu ne l'auras plus ſur ton compte ; mais vous ſerez toujours bons amis : conſole toi, je ſçai qu'elle t'aime, elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en paſſant, Adieu Volny ; & tous les autres l'éviterent.

Pour ſa maîtreſſe qu'il avoit enrichie, elle fut ſi affligée qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle : vous connoiſſez ma ſenſibilité ; votre vûe me feroit une impreſſion trop douloureuſe. Je ne me ſens pas la force de la ſoutenir. Ce fut alors que l'ame pénétrée & de la froide lége-

reté de ſes amis, & de l'indigne abandon de ſa maîtreſſe, Volny pour la premiere fois vit tomber le voile qu'il avoit ſur les yeux. Où étois-je, dit-il? qu'ai-je fait? Comment allois-je paſſer ma vie? Ah! quels reproches ne méritai-je pas? Quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma ſœur, ajoute-t-il, car il n'oſoit ſe dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que ſon pere vint lui annoncer. Ce n'eſt pas pour moi, diſoit-elle, je ſuis bien; & pour être heureuſe loin du monde, il faut peu de choſe; mais vous, mon pere, mais Volny!—Que veux-tu, ma fille, je n'étois pas né dans l'opulence où je me ſuis vû. Si mon fils eſt ſage, il aura encore aſſez de bien; s'il ne l'eſt pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant ſon frere. Je n'ai pas le courage de te conſoler, lui dit-elle, mais je vais appeller à mon ſecours notre ſage & tendre Angélique.—Oh non, ma

sœur, je n'ai pas mérité qu'elle s'intéresse à ma peine ; c'est dans le tems que j'avois à l'honorer par des sacrifices, qu'il falloit me rendre digne de son estime & de sa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flateur pour elle. Comme il parloit ainsi, Angélique vint d'elle-même, & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu'il avoit faite. C'est un grand malheur pour votre pere, ajouta-t-elle, c'en est un pour cette chere enfant, mais c'est peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des consolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abusois, le Ciel m'en punit, mais il m'en punit trop cruellement en m'ôtant l'espoir d'être à ce que j'aime. J'étois jeune, & j'ose croire que sans cette leçon désespérante, le tems, l'amour & la rai-

son m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle; ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver, & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le sçavoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frere de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai crû démêler en vous, à-travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel. Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde: le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous, & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je le souhaite. Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant; je ne vous ferai point l'eloge de la médiocrité: quand on s'est vû riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être; mais le mal n'est pas

sans remede. Conformez-vous à votre situation présente; sortez de l'oisive molleſſe où vous avez été plongé; que l'amour du travail prenne la place du goût de la diſſipation; faites tout ce qui dépend de vous, ſi vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon pere qui m'aime, & qui ne veut pas que je ſois malheureuſe, me laiſſera, je l'eſpere, la liberté de vous attendre. Si dans ſix ans votre fortune eſt rétablie ou ſur le point de ſe rétablir, tous les obſtacles ſeront applanis; ſi avec de la ſageſſe, de l'œconomie, & du travail, vous avez le malheur de ne pas réuſſir, je n'exige de vous alors pour tout bien, que d'avoir la conſidération de votre état; je ſuis fille unique, très-riche moi-même; je me jetterai aux pieds de mon pere, & j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme eſtimable de l'injuſtice du ſort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embraſſer Angélique: Ah

que tu es bien nommée, lui dit-elle! Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche en se prosternant sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chere mon infortune, & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son pere. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus; & j'espere qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes

devoirs & à moi-même. Daignez m'inſtruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le ſoutien & la conſolation de votre vieilleſſe, & vous pouvez diſpoſer de moi. Le bon-homme enchanté diſſimula ſa joie, & ſe contenta de louer de ſi bonnes diſpoſitions. Il préſenta ſon fils à ſes correſpondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint ſur-tout les infortunés qu'on eſtime, & chacun touché du malheur de ce galant homme, ſe fit un honneur de le conſoler.

Volny qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités poſſibles dans ſes premieres opérations : ſon habileté qui d'abord n'étoit que celle de ſon pere, & qui dans peu fut réellement la ſienne, fit croître à vûe d'œil ſon crédit. Les momens de repos que ſon pere l'obligeoit de prendre, il les paſſoit auprès d'Angélique, & il avoit un plaiſir ſenſible à lui raconter ſes progrès. Angélique qui s'attribuoit en partie le chan-

gement prodigieux qui s'étoit fait dans son amant, jouissoit de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne cessoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que son pere vint la voir, & qu'il se louoit avec elle des consolations que lui donnoit son fils. Sçavez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. Tu m'attendris, dit le bon-homme, je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un pere; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré

le premier desir, mon respect pour vous y ajoute encore, vos malheurs même n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le desire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon-homme ne laissât échapper son secret ; mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter dans l'ame d'un pere le desir de voir dans son fils un homme sage & vertueux ; mais vous ajoûtez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel, je ne sçai ce que le ciel ordonnera de nous, mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sure de ma reconnoissance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta

jeuneſſe, j'en ſuis peu ſurpris & je te le pardonne ; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux ? pourquoi ne pas avouer à ton pere l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami ? Hélas, dit le jeune homme, n'avez-vous pas aſſez de vos malheurs ſans vous affliger de mes peines ? & qui vous a révélé mon ſecret ? — Ta ſœur, Angélique elle-même : j'en ſuis enchanté, j'en ſuis amoureux, & je veux qu'elle ſoit ma fille. — Ah je le veux bien auſſi ! mais que ſa fortune eſt au-deſſus de la mienne ! — Avec le tems tu peux en approcher. Vois aſſidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une ſatisfaction inexprimable de voir tous les jours le ſuccès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la conſtance de le laiſſer pendant cinq ans s'appliquer ſans relâche à rétablir ſa fortune, détaché du monde & parta-

geant ſa vie entre ſon cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien priſe, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, dit-on, une fille charmante; je viens vous propoſer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous ſuis obligé, dit Alcimon, mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honnore de m'appeller ſon pere; je n'ai pas travaillé toute ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougiſſe de moi. Préciſément, reprit Timante, celui que je propoſe eſt ce qui vous convient. Il eſt riche, il eſt honnête, il vous reſpectera toujours.—Quel eſt-il?—Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveller, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille qui eſt ſa camarade de couvent aura l'honneur de l'ac-

compagner; vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande, & pour vous mettre plus à votre aise il ne sçaura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucie; on arrive, on va se mettre à table, on fait avertir le fils de la maison qui, occupé dans son cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre, quelle est sa surprise! Angélique chez lui! Angélique avec son pere! Que croire, qu'espérer de ce rendez-vous imprévû? pourquoi lui en a-t-on fait un mystere? tout semble lui annoncer son bonheur, mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage; il voulut parler, la voix lui manqua, & une inclination profonde exprima seule au pere & à la fille, combien il étoit pénétré de l'honneur que son pere & lui recevoient. Sa sœur qui

vint se jetter dans ses bras lui donna le tems de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyoit tenir dans son sein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit surpris. Alcimon préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami; il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre pere. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge, & tel est l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah mon ami, reprit le vieux Timante! il faut bien du tems pour y faire sa fortune & bien peu pour la ruiner! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir! au lieu de vous

propoſer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois ſollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité! — Rien n'eſt plus ſincere. Mais vous ſçavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir dequoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la choſe n'eſt pas deſeſpérée & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots il ſe leva de table, & revenant l'inſtant d'après. Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille: il eſt encore aſſez bien garni; & voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche; pour le corriger je n'ai ſçu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi: le voilà dans le bon chemin; je ſuis même ſûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe, &

il eſt tems de ſe fier à lui. Oui mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que je vous demande Angélique, & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vûe au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même pour l'attacher à ſes devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que ſonder les diſpoſitions du pere d'Angélique, elle, ſon amie & ſon amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'eſpérance & de la crainte; mais à la vûe du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour ſon fils, Lucie égarée & hors d'elle-même vola dans les bras de ſon pere, le jeune Timante encore plus éperdu

tomba aux genoux d'Alcimon, & Angélique, la pâleur ſur le viſage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embraſſant, & ſe tournant vers le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des ſurpriſes agréables, c'eſt de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon pere, & votre fils mérite d'être heureux.

FIN.

Ed. A. & J. Picard
10. 3. 1987
[ZAH.]

864038